

LE DÉSERT DE SYRIE ET L'EUPHRATE

COMTE
EDMOND DE PERTHUIS



Éditions l'Escalier

Le désert de Syrie et l'Euphrate

Récit d'un voyage en terre nomade

1896

Comte Edmond de Perthuis

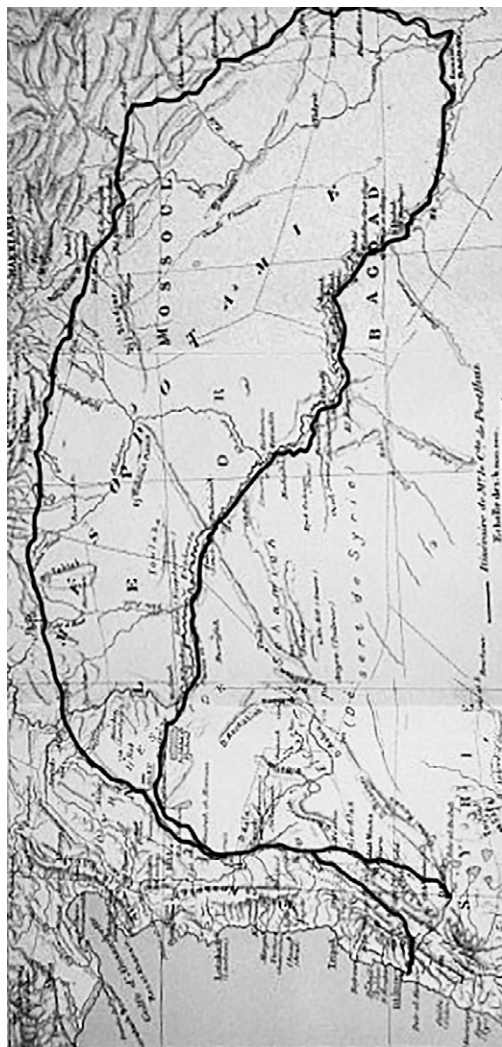


À mon frère Edmond.

L'homme casanier de nos capitales vieillit sans connaître et sans voir, et meurt aussi entravé, aussi emmaillotté d'idées fausses que le jour où il est venu au monde.

Je voudrais, disais-je à mon drogman, passer ces montagnes, descendre dans le Grand Désert de Syrie, aborder quelques-unes de ces grandes tribus inconnues qui le sillonnent, y recevoir l'hospitalité pendant des mois, passer à d'autres, étudier les ressemblances et les différences, les suivre des jardins de Damas aux bords de l'Euphrate, aux confins de la Perse, lever le voile qui couvre encore toute cette civilisation du désert... Mais le temps nous presse, nous ne verrons que les bords de cet Océan dont personne n'a parcouru l'étendue.

Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*



J'ai eu la bonne fortune de réaliser ce rêve de l'illustre poète. Voici dans quelles circonstances. Des intérêts importants m'ont appelé en Syrie, où j'ai séjourné pendant huit ans. Ces intérêts souffraient de la rupture de très anciens pactes de fraternité et de protection, à l'abri desquels les marchands et les chefs chameliers de Damas et de Bagdad pouvaient, en toute sécurité, faire prendre à leurs caravanes la voie plus courte par le désert, à condition de payer un droit de péage tarifé aux Arabes Bédouins indépendants qui l'occupent.

Après cette rupture, causée par le refus obstiné et déloyal des caravaniers de solder un arriéré très élevé de ces droits, réclamé, mais en vain, par ces nomades, une caravane très forte tenta de forcer le passage à main armée. Elle fut surprise, attaquée et totalement pillée après une énergique défense dans laquelle le sang avait coulé de part et d'autre en abondance, rendant ainsi toute réconciliation impossible, selon l'usage au désert, tant que le prix du sang n'est pas payé par le sang, ou n'est pas racheté par l'équivalent en espèces.

Les deux parties souffraient également de cette situation qui durait depuis quatorze ans : les caravaniers avaient dû prendre un chemin infiniment plus long et plus coûteux pour contourner le désert qui leur était fermé, et les Bédouins ne percevaient plus aucun droit de péage. Cependant si, parmi ces Arabes, tous n'avaient pas encore, dans leur soif de vengeance, ni oublié ni pardonné leurs vieux griefs, la plupart des grands scheïks se montraient plus sensés et plus conciliants. On les savait disposés à se prêter à des ouvertures pour renouer les anciens pactes et faire la paix. Sondés par des intermédiaires étrangers à ces querelles qui s'étaient mis en correspondance avec eux, ils répondirent favorablement et offrirent rendez-vous pour les négociations à leurs campements d'été à l'est de Palmyre, dans le désert.

Les négociateurs paraissaient devoir être choisis parmi les trafiquants notables indigènes, mais aucun ne voulut ou n'osa accepter celle mission. Ils soutenaient, non sans raison peut-être, que des Frangis¹, connus et en évidence, seraient plus favorablement accueillis par ces irascibles et vindicatifs nomades et qu'ils leur inspireraient et plus de respect et moins de défiance.

Deux personnages haut placés de Damas se chargèrent avec moi de tenter l'aventure. Rendez-vous à jour fixe avait été arrêté pour partir ensemble, mais, l'avant-veille, l'un de mes compagnons tomba malade, et l'autre se trouva empêché...

Je dus partir seul. Entraîné par l'imprévu et la force des choses bien au-delà du cercle relativement étroit du programme primitif, d'après lequel la durée de l'expédition ne devait guère dépasser quarante jours, mon voyage a exigé sept mois. Dans cette longue pérégrination, après avoir sillonné tout le nord du Désert de Syrie, j'ai parcouru la large et superbe vallée de l'Euphrate, gagné Bagdad et ensuite opéré mon retour par Mossoul et une partie du désert de Mésopotamie ; ayant visité ainsi tous ces pays où dans l'antiquité florissaient Babylone, Ctésiphon, Ninive, Édesse et tant d'autres cités célèbres dans l'histoire. Pendant le séjour prolongé que j'ai dû faire chez les Arabes de la grande tribu des Sbaà, dans le massif des montagnes de la Palmyrène, vivant pour ainsi dire de leur vie, au milieu d'eux, et bientôt dans l'intimité d'un de leurs grands scheiks dont j'étais l'hôte, j'ai pu tout à mon aise étudier les mœurs et l'état de civilisation de ces peuplades. J'y ai appris en outre à bien connaître, dans leurs préceptes, leur portée, leur sanction et jusque dans leur application, les us, coutumes et traditions séculaires, si curieux et étranges, qui les régissent.

Enfin, au point de vue géographique, j'ai eu soin de relever, pendant mes marches au cœur du désert, la situation et la direction apparente d'importantes chaînes de montagnes² et d'une grande plaine³ qui sépare les deux plus hautes, ainsi que l'emplacement de quelques ruines qui ne figurent encore, ni à leur place ni sous leurs noms, sur aucune carte de la Palmyrène, du moins que je sache. J'ai reporté mes relevés, avec les noms arabes, sur la carte de mon voyage.

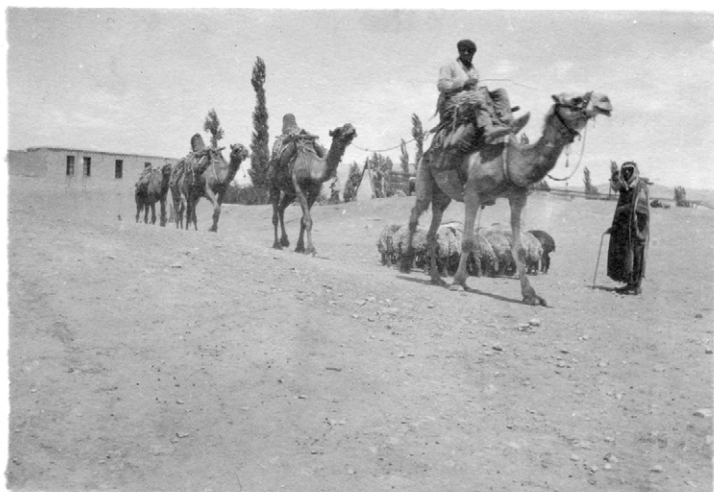
1 - Européens.

2 - Les Monts Djebels : Bélas, Mera, Edenten et Ascabiéh.

3 - Le Schaher ou Chaher.

On ne doit pas s'engager sur ce terrain, si brulant sous plus d'un rapport, sans s'être au préalable aussi bien renseigné que possible aux sources les plus sûres dans les localités limitrophes. Il importe également de consulter avec attention les publications des plus célèbres et consciencieux voyageurs : Niebuhr (1760) et surtout Burckhardt (1810-1812) sur l'Arabie, quoique ni l'un ni l'autre n'ait pénétré à l'intérieur des déserts ; le colonel Chesney (1835) sur le cours de l'Euphrate, et accessoirement Palgrave, qui visita le pays des Wahabites, au centre de la presqu'île Arabique, en 1862-1863.

Maintenant que l'attention de l'Europe et du monde des affaires se porte sur les possessions d'Asie du Sultan, j'entreprends, quoique tardivement, le récit de mon voyage exécuté en 1866. Les souvenirs inoubliables que j'ai gardés des si bons et parfois si mauvais jours de mes longues chevauchées, aidés de mes notes quotidiennes précieusement conservées, faciliteront ma tâche et me permettront de raconter tout ce que j'ai vu et observé, recueilli, constaté ou appris, et éprouvé.



Vers Damas, en 1912 (coll. Privée).

Première partie

De Damas à Hamah
Dans la Palmyrène chez les nomades

CHAPITRE I

Départ de Damas - Le sultaniéh et les confins du désert - Homs - Hamah - Le consul, M. Bambino - Derniers préparatifs.

D'après le plan de voyage concerté avec le guide, chef de caravane expérimenté et très sûr, que j'avais engagé à mon service à Damas, je devais d'abord me rendre à Homs et Hamah. Ces deux villes des confins des territoires assujettis sont les mieux placées pour avoir des nouvelles fraîches et certaines de la marche et de la situation des tribus nomades et pour s'engager dans le désert. Nous y trouverons en outre toutes les ressources nécessaires à l'organisation complète et définitive de ma caravane. Osman Djénetzli (c'est ainsi que se nomme mon guide), retenu par de derniers préparatifs à faire, me rejoindra à Homs dans deux ou trois jours avec ses hommes, moins un qui me suivra monté à dromadaire pour me servir de courrier en cas de besoin.

Le 25 mars, je partis de Damas accompagné de mon secrétaire-interprète Robert, suivi de l'attirail ordinaire des touristes qui visitent la Palestine et la Syrie, et escorté par deux cavaliers du Gouvernement.

Après avoir traversé la vaste et luxuriante oasis au milieu de laquelle cette grande ville est bâtie, le *derb sultaniéh*⁴, que nous prenons, n'est plus qu'une voie muletière sans chaussée ni ouvrage d'art, tracée par la circulation. Elle court parallèlement au flanc oriental de la chaîne de l'Anti-Liban jusqu'à son extrémité dans le nord. Les voyageurs européens l'empruntent très rarement, à cause de son manque d'attrait et aussi de sécurité dans la seconde moitié de son parcours.

Quelques kilomètres après être sorti de l'oasis, on traverse un pays mamelonné, aride et presque inculte, et, toujours en montant, on arrive à la passe abrupte et difficile de Boghar ; après l'avoir franchie, on s'engage dans une succession de chaînes de montagnes basses, dénudées et

4 - Chemin impérial.

pelées, que l'Anti-Liban projette jusqu'au-delà de Kariétin, vers Palmyre et le massif du Djebel Abbiat⁵. Partout ailleurs qu'à Koulaïféh, Koustoul, Nebk (point culminant du chemin)⁶, Kara et Hassia, grands villages entourés de jardins et de champs cultivés, tout ce pays, peu productif faute d'eaux, a le même aspect désolé, monotone et triste. À droite, sur les confins du désert, on aperçoit quelques rares bourgades protégées par des murs d'enceinte contre les entreprises des Arabes nomades du voisinage. La population, musulmane et en partie chrétienne, belle, mais très clairsemée, vit des produits du sol et de ses troupeaux de chèvres et de moutons.

À Kara, seul village bien fortifié et qui possède une garnison de troupes irrégulières, l'agha⁷ qui la commande me fournit d'office un renfort de cavaliers pour franchir le dangereux passage Aïn⁸-Alak, abreuvoir fréquenté par les Bédouins, et pour protéger notre marche jusqu'à Hassia, où se trouve un autre poste avancé dont le chef nous fera escorter jusqu'à Homs. À partir de Kara, il n'y a plus d'accident de terrain ; on chemine sur un haut plateau uni qui accuse une très légère pente jusqu'à l'Oronte et qui domine toute la contrée sur la droite.

C'est en partant de Hassia que, pour la première fois et non sans émotion, j'ai aperçu le Grand Désert de Syrie et son vaste horizon éclairé par le Soleil levant : mystérieuse immensité attractive comme tout inconnu, imposante comme l'infini, qui est à tous et qui n'est à personne, où nul ne commande et nul n'obéit, où il n'y a ni maîtres ni sujets, où l'homme ne peut compter que sur lui-même avec l'aide de Dieu, que le craintif fellah⁹ redoute et fuit, mais que le nomade chérif pour l'indépendance dont il a soif, que le voyageur fasciné voudrait pénétrer pour y déchiffrer l'histoire du passé, en étudier le présent et en dévoiler les secrets. On se sent attiré par ce charme vertigineux, irrésistible, sans oser, sans vouloir tourner sa tête vers le monde connu, vers tout ce que l'on quitte, ni jeter en arrière comme un dernier adieu à ceux dont on va s'éloigner pour longtemps et que peut-être on ne reverra jamais. Et si parfois, arrivé sur le seuil, on ressent les défaillances

5 - Montagne Blanche.

6 - À 300 mètres d'altitude au-dessus de celle de Damas.

7 - Bas officier.

8 - Eau, source.

9 - Homme du peuple, paysan sédentaire.

de la dernière heure, l'hésitation ne dure qu'un moment, le charme l'emporte et on marche en avant.

Je dois sans doute, pour leur part, à ces impressions d'être resté sourd jusqu'au bout aux conseils timorés comme aux exagérations fabuleuses de mes amis indigènes au sujet des difficultés, des épreuves et des dangers d'une semblable entreprise.

À Homs¹⁰ (l'ancienne Emèse), sur la rive droite de l'Oronte, on retrouve la fécondité d'une vallée plantureuse, des arbres, des jardins ainsi que la vie et l'animation d'une population industrielle et commerçante. J'y fus rejoint, dès le lendemain de mon arrivée, par mon guide Osman accompagné de son second et d'un courrier, tous trois montés à dromadaire, et dans la soirée je reçus la visite de notre vice-consul, M. Faddoul Bambino, qui, devant retourner à Hamah, sa résidence, venait m'inviter à faire le voyage ensemble et à descendre chez lui. Cette étape d'une quarantaine de kilomètres devait être ma dernière en pays soumis et civilisé avant de m'engager dans le désert. Le sultanieh, que nous prenons ici (itinéraire des touristes qui vont de Beyrouth ou de Tripoli à Alep), traverse un plateau uni dont la terre est très fertile et profonde. Cependant on y voit peu de champs en culture ; le reste est en pâturage. À mi-chemin nous passons l'Oronte, très encaissé, près du village de Rastan (l'ancienne Aréthuse), sur un beau pont de construction ancienne.

Hamah¹¹ (ancienne Épiphanie) est bâtie à flanc de coteau sur la rive gauche de l'Oronte : un pont en pierres la met en communication avec son faubourg sur la rive opposée. Cette grande et belle ville, industrielle et manufacturière, fait un commerce considérable non seulement avec Alep, Homs, Damas et les villes de la côte, mais aussi avec les peuplades nomades soumises ou insoumises du désert voisin.

Leurs tribus toujours errantes, sans métiers, sont forcées d'aller se procurer dans les localités des confins du désert les denrées, les vêtements, les fers et ferrures, la mercerie et autres objets dont elles ne peuvent pas se passer, et ce, par échanges contre les produits des innombrables troupeaux qui font leur richesse : les laines et peaux, le beurre de brebis, les poulains de pure race de leur élevage. De là sont nés, entre elles et les

10 - 20 000 habitants.

11 - 60 000 habitants.

commerçants des villes frontière, des rapports ininterrompus, des communautés d'intérêts, des relations étroites et fidèles.

Les communications entre ces villes et le désert sont entretenus par des intermédiaires ambulants, courtiers, colporteurs, chercheurs de truffes ou par des messagers des scheiks. Ces messagers intrépides voyagent isolément, montés sur de rapides *dolouls*¹² avec lesquels ils peuvent franchir en peu de temps des distances souvent énormes.

À mon arrivée, le 4 avril, on venait d'apprendre que les tribus arabes du désert, après avoir passé l'hiver dans l'extrême sud, sur les confins du Nedj, étaient en marche pour retourner, comme tous les ans, à leurs cantonnements d'été et que les Sbaà, sous la conduite des quatre grands scheiks qui en partagent le commandement, tenaient la tête de cette migration et s'avançaient lentement dans la direction de Sochnéh.

J'expédiai aussitôt deux courriers bien montés au-devant des scheiks pour leur faire connaître ma présence, annoncer ma visite et demander refuges¹³, qui me sont indispensables.

Il ne me restait plus qu'à compléter mes préparatifs pendant l'absence de mes courriers et à faire monter ma caravane sur le pied nécessaire à cette expédition, avec un approvisionnement de vivres pour quarante jours ; caravane légère, afin de pouvoir faire au besoin de plus longues ou plus rapides traites, assez fortes cependant en hommes armés pour parer aux surprises et accidents éventuels de route. Osman, très expert en cette matière, fut chargé d'y pourvoir avec l'assistance de mon secrétaire-interprète.

Je passai très agréablement les deux semaines de mon séjour à Hamah, en compagnie de mon aimable hôte, dans la belle et fraîche résidence qu'il possède sur les bords de l'Oronte, où je fis la connaissance de quelques notables indigènes de ses amis, en relations eux-mêmes avec plusieurs grands scheiks du désert. Dans son souci de ma mission, M. Faddoul Bambino me fournit des indications complémentaires utiles et me donna quelques conseils très avisés dont j'ai eu maintes

12 - Chameau de course léger : dromadaire qui est au chameau de charge ce qu'un pur sang est à un cheval de trait.

13 - Représentant accrédité du protecteur pour faire reconnaître et respecter son hôte, ou *protégé*, le *darheil*, par tous les gens de la tribu et de ses alliés selon les lois du désert, le défendait au besoin.

fois occasion de faire mon profit. Il me força même, par son insistance, à emmener avec moi son cawas¹⁴ favori, homme très intelligent et réputé pour sa bravoure, un nommé Hadj¹⁵ Saïd, dit El Baroudi¹⁶. On verra par la suite qu'il ne méritait ni son surnom de brave ni la confiance de son chef.

14 - Gardes d'honneur des consulats en Orient, armés d'un sabre recourbé.

15 - Titre des Musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mecque.

16 - Le brave, le vif comme la poudre ; de *baroud*, poudre.

CHAPITRE II

Les peuplades nomades : Turkmens et Kurdes, Arabes bédouins - Tribus assujetties et tribus indépendantes - Nomenclature - Les Anézéhs et les Choummars - Commerce d'échanges avec les populations sédentaires.

En attendant le retour de mes courriers, passons en revue les populations nomades qui occupent actuellement les déserts de Syrie et de Mésopotamie, ainsi que celles qui les ont précédées. À la suite de la conquête des Osmanlis et de l'invasion persane, des tribus de pasteurs turkmènes et kurdes se répandirent dans ces déserts, les occupèrent, et en étaient seules maîtresses encore du temps de Carsten Niebuhr, en 1766. À la fin de ce siècle et au commencement du nôtre, des tribus nomades de race arabe, jusqu'alors confinées dans l'extrême sud, Nedj et Arabie centrale, envahirent en grandes masses le Djézireh (Mésopotamie) d'abord, le Schamiéh (désert de Syrie) un peu plus tard, refoulant devant elles, sur les confins de ces déserts, les premiers occupants incapables de résister à ce flot qui montait, montait toujours. En 1810-1812, les tribus arabes, ou Bedous, comme elles se nomment aussi, ne s'étaient pas encore avancées au-delà de Tadmor.¹⁷ Les Turkmens et Kurdes n'occupaient donc plus que la Palmyrène,¹⁸ dans le Schamiéh, et s'y trouvaient par trop à l'étroit.

Les douars les plus en arrière poussant les autres devant eux vers les territoires des populations sédentaires de l'empire, les plus en avant durent s'y réfugier, solliciter la protection du gouvernement et lui faire leur soumission. En 1812, Burckhardt ne retrouva plus à l'état nomade, sur les confins des déserts, les tribus turkmènes et kurdes qu'y

17 - Nom arabe de Palmyre.

18 - Contrée très montagneuse en partie, située au nord d'une ligne fictive partant de Kariétin pour aboutir à l'Euphrate par le Wadi-Swad, vers Eurzy.

avait laissées Niebuhr, et je n'y ai pas retrouvé, en 1866, celles signalées par Burckhardt. Leur exode avait continué à mesure que le flot envahisseur s'avavançait. Les Arabes bédouins occupaient alors toute la Palmyrène et campaient en été jusque sur les bords de l'Oronte, disséminés de tous côtés à peu de distance des territoires soumis. Cependant, il reste encore sur les confins du désert un certain nombre de ces tribus turkmènes et kurdes, faibles et toujours prêtes à se réfugier sous la protection du sabre du pacha le plus voisin. Si quelques-unes s'aventurent parfois au désert, c'est sous la sauvegarde de khouéhs (pactes d'alliance ou de fraternité) conclus avec les Bédouins, ou quand ceux-ci se sont éloignés en automne pour retourner à leurs quartiers d'hiver dans le sud. Les autres, confinées en territoires soumis, ont dû, faute de terrains de pacage assez étendus, réduire beaucoup le nombre de leurs troupeaux et, pour vivre, quitter la lance pour la houe et la charrue, la tente pour le gourbi, le gourbi pour la hutte, la hutte pour la maison et le village. Ainsi, de nomades qu'elles étaient, elles deviennent peu à peu sédentaires et finalement assujetties. Ce qui reste en arrière de ces anciennes peuplades errantes, chassées par l'invasion arabe, on viendra fatalement là, tôt ou tard.

J'ai voulu savoir par quels événements et quelles causes cette émigration d'une partie si considérable des tribus de la presqu'île Arabique avait été provoquée. En voici le résumé d'après les dires de quelques scheiks de grandes tentes et d'après les renseignements que m'ont fournis d'autres indigènes. Ces Arabes de race pure (presque tous descendants d'Ismaël) sont originaires de l'Arabie centrale et du Nedj, dont leurs nombreuses tribus, en partie sédentaires, en grande majorité nomade, occupent et parcourent les divers déserts et les sinistres néfouds (déserts de sable mouvant). Ils se divisent en grandes branches, ou familles, qui se subdivisent en rameaux et ceux-ci en tribus dont chacune a son nom propre et reste indépendante des autres. Entre elles il existe des alliances pour la défense d'intérêts communs ; par contre il y a aussi des inimitiés et même des haines causées par des rivalités ou des compétitions. Cette race est très prolifique. Sa population augmente sans cesse et sa densité en était arrivée à un excès tel, que les territoires de parcours, malgré leur immense étendue, ne suffisaient plus ni à ses besoins ni à l'alimentation de ses troupeaux. Les tribus, aux abois, manquant de tout, se disputèrent avec acharnement les pâturages et les eaux dans de sanglants conflits. Les plus faibles durent céder la place aux plus puissantes et émigrer les premières. Sachant ne pouvoir

trouver de ressources dans le sud, stérile et désolé, elles se dirigèrent vers le nord-est et le nord, visant de loin les pâturages relativement gras de la Mésopotamie et de la Palmyrène, dont la réputation excitait leur convoitise. Ainsi, les principales causes de cette émigration sont : tout d'abord le trop-plein de population à écouler au-dehors, en second lieu l'appât entrevu de territoires moins arides ou plus fertiles.

Les premiers émigrés en tête de colonne ont été suivis par de nouveaux émigrants les serrant de près et les poussant en avant, suivis eux-mêmes par d'autres et ainsi de suite jusqu'à nos jours, comme une marée montante dont les flots se succèdent, sans jamais reculer, et s'avancent très lentement. Cette invasion, sortie du Nedj, a donc mis soixante-dix, peut-être quatre-vingt années pour atteindre au nord les extrêmes confins du Djéziréh et du Schamiéh et pour occuper ces déserts en entier.

Mais cette émigration des Arabes de l'extrême sud ne s'est pas arrêtée ; elle continue, comme elle a commencé, toujours très lentement, sous l'action des mêmes causes, et donnant ainsi la mesure de l'augmentation ininterrompue et constante de la population dans le Nedj et dans l'Arabie centrale. Les scheiks m'ont nommé deux nouvelles tribus qui s'étaient montrées pour la première fois dans le bas Schamiéh, l'année précédente, et qui les suivaient de près.

Le jour viendra donc où les tribus arabes les plus avancées, refoulées sans cesse par les masses à leur suite, seront bien forcées, comme avant elles les Turkmens et les Kurdes, de se réfugier sur les territoires soumis, d'implorer la protection des Turcs, et de passer à leur tour de la vie nomade et indépendante à l'état de paysans sédentaires, sujets du sultan. C'est ainsi qu'avec le temps se repeupleront et seront remis en valeur, dans trois provinces des possessions d'Asie de l'Empire ottoman, les grands territoires dont les terres, cependant si fertiles, sont à l'abandon et en friche depuis des centaines d'années. La plupart des tribus arabes sorties de l'extrême sud appartiennent à deux des familles les plus puissantes et les plus grandes de leur race, entre lesquelles il a toujours existé et existe encore des inimitiés irréconciliables, source de fréquents et parfois sanglants conflits.

Les Anézéhs ou Anézis, dont les nombreuses tribus occupent tout le Schamiéh sur la rive droite de l'Euphrate.

Et les Choummars ou Chommers, établis en force dans le *Djéziréh*,¹⁹ sur la rive gauche. Peuples pasteurs par excellence, ils ne cultivent jamais le sol, n'ont pas d'industrie et n'exercent aucun métier ; leurs femmes seules se livrent à des travaux manuels, tissent de fortes toiles à tentes, font des cordes et cordages à leur usage en poils de chameau, et fabriquent aussi beaucoup de beurre de brebis, dit beurre de Bédouin (détestable, à mon avis), fort apprécié par les populations sédentaires ; elles ont dans leurs attributions, outre tous les soins d'intérieur et de ménage, même la tente des moutons.

Ces Arabes n'ont pour demeures que des tentes et vivent des produits de leurs innombrables troupeaux de chameaux et de moutons dont le croît, les toisons, les peaux font, avec les poulains de leurs admirables juments, toutes du sang arabe le plus pur et issues des cinq juments favorites de Mahomet, la principale ressource pour les ventes ou pour les échanges.

Ces négociations s'opèrent pendant l'été, alors que les tribus sont campées près des confins des territoires soumis, à proximité des villages et des villes où elles trouvent, comme je l'ai dit plus haut, à s'approvisionner, directement ou par intermédiaires, des denrées et objets divers nécessaires à leurs besoins. Cela ne va pas sans bien des difficultés, sans subir des exigences, même des avanies. Les pachas, bien informés, ne manquent pas cette occasion favorable de faire sentir leur autorité et d'imposer leurs conditions à ces Bédouins insoumis et pillards, partout ailleurs insaisissables, qui se prétendent indépendants, libres, seuls maîtres et seigneurs au désert. Mais ceux-ci se tiennent toujours sur le qui-vive, dans l'appréhension d'une attaque à main armée, et, dès qu'ils se sentent menacés, ils plient bagage avec une rapidité inouïe et décampent à marches forcées jusqu'à ce qu'ils se sentent hors de toute atteinte.

La tribu est une agglomération de familles menant ensemble la vie pastorale et patriarcale sous la conduite d'un scheik kébir,²⁰ qualification qui le distingue des scheiks de famille. Sa population se divise en trois classes principales :

19 - L'Île, nom arabe de la Mésopotamie.

20 - Grand.

- la haute classe, composée des familles les plus anciennes et les plus riches par le nombre de leurs troupeaux et par celui de leurs chevaux de race : c'est l'aristocratie guerrière ;
- la classe moyenne, moins fortunée, mais cependant dans l'aisance, qui peut fournir un contingent de fantassins armés de mauvais fusils à mèche ;
- la basse classe, tout un peuple de pauvres chameliers et bergers, pour la plupart aux gages des précédentes, mais dont le plus humble possède au moins un ou deux chameaux pour le transport de sa famille, de sa tente et de son modeste bagage.

Au milieu de cette population vivent de leur métier des maréchaux ferrants venus des pays soumis, ainsi qu'un ou deux écrivains-secrétaires au service des grands chefs, illettrés comme tous leurs sujets, et un certain nombre de nègres, esclaves ou affranchis, serviteurs dévoués et braves, que possèdent seulement les grands personnages.

Le scheik kébir conduit la tribu, pourvoit à sa sécurité, traite ses affaires, choisit les lieux de campement du douar et donne la route à suivre, rend la justice avec l'assistance d'un cadî,²¹ commande à la guerre et aux ghazous importantes, et doit toujours se montrer le premier en tête pour faire face au danger. Mais dans toute affaire d'intérêt public, il ne prend aucune décision sans s'être au préalable concerté avec les scheiks des familles notables, réunis en conseil.

Si j'ai dit qu'il conduit la tribu, c'est que nul n'est forcé de lui obéir ou de le suivre et que chacun peut en toute liberté aller s'établir ailleurs. Son autorité et ses arrêts n'ont pour toute sanction que le besoin d'union, gage de force et de sécurité, et la mesure de son influence personnelle et de son prestige. À la mort d'un grand scheik, son successeur est élu ou, pour mieux dire, choisi, par l'assemblée des notables, dans sa famille, sans suivre l'ordre de primogéniture, en donnant la préférence, parmi les adultes, au plus digne et au plus capable par son intelligence, ses vertus et sa valeur, qu'il soit fils, frère, neveu ou même cousin du défunt.

La force armée se compose :

- des cavaliers, dont le nombre est en raison de celui des chevaux en état de marcher et de combattre. Ils portent une longue lance faite

21 - Juge, homme de loi.

d'une espèce de bambou, un sabre court ou un coutelas. Quelques scheiks possèdent des pistolets à pierre et des cottes de mailles ;

– des fantassins, dont l'effectif, beaucoup moins fort, est composé de tous les hommes possédant un fusil. Dans les expéditions un peu lointaines, ils sont montés à dos de chameau ou de dromadaire et désignés alors sous le nom de mardoufs.

Les autres Bédouins de la tribu ne marchent jamais sans avoir à la main une lance courte, sorte d'épieu ou bâton ferré. Tous, dans toutes les classes, possèdent en outre de petites hachettes ou des masses d'armes à manches en bois ou tout en fer.

Les conflits entre tribus, même parentes, seraient continuels, l'anarchie serait complète au désert et la vie nomade y deviendrait quasiment impossible sans le frein tout-puissant des lois sacro-saintes dont j'ai parlé plus haut dans l'Introduction, lois devant lesquelles chacun s'incline avec le plus profond respect, depuis le scheik le plus puissant jusqu'au plus humble berger, et auxquelles tous, sauf de très rares exceptions, obéissent sans jamais les violer.

Ces Arabes sont tous musulmans, très tolérants. Ils passent pour être des religionnaires tièdes, peu et mal pratiquants selon le Coran, entaché en outre de sabéisme, vestige de leur religion primitive.

Les principales tribus Anézéhs sont :

– les *Ouled*²² Aly et les Djélas, subdivisés en Saoualmis, Ouled Abdallah et Rouella, proches voisins, pourtant ennemis ; ils vivent aux environs de Damas depuis la montagne du Hauran, au sud, jusque vers Kariétin, au nord. En désaccord avec les autres Anézéhs, ils s'aventurent rarement du côté de Tadmor et jamais dans la région montagneuse voisine. Nombreux et belliqueux, ces Bédouins respectent cependant les territoires soumis et témoignent une soumission plus apparente que bien réelle aux autorités de Damas, afin de ne pas se faire interdire l'accès de cette ville, seule place d'échange et de ravitaillement à leur portée ;

– les *Sbaâ* (les lions), ainsi nommés pour leur bravoure : les plus forts par leur nombre, fiers et entreprenants, les moins portés à toute soumission, ils seraient redoutables si, comme les Choummars de Mésopotamie et comme les Amarats, dont il sera question plus loin, ils obéissaient à un chef unique. Ils vivent et marchent en quatre groupes

22 - Enfants, descendants.

principaux. Ces quatre groupes sont sous la conduite d'autant de scheiks kébirs : *Soliman ibn Merched*, *Ferès ibn Hédeb*, *Al y Feguigui* et *Mohammed ibn Moinah*, qui restent toujours en communication, mais dont aucun n'exerce de suprématie et n'est revêtu d'une autorité supérieure. Les Sbaâ ont leurs quartiers d'été dans la haute Palmyrène jusqu'à l'Oronte et ses affluents dans le voisinage de Homs, Rastan et Hamah où ils font leurs échanges et renouvellent leurs approvisionnements. Ils se portent rarement du côté de l'Euphrate ; les Messaliks et les Héssénés, alliés et toujours unis, mais très amoindris et faibles, souvent en différends avec les Sbaâ, campent sur les confins extrêmes du désert depuis Djérud et Kara jusqu'au-delà de Homs dans le nord, se tenant toujours prêts à passer, à la première alerte, sur les territoires soumis. Obligés souvent de solliciter l'appui des autorités turques contre les autres Anézéhs qui leur disputent la jouissance des pâturages, ils se sont mis dans la dépendance des pachas et peuvent être considérés, quoiqu'encore à l'état nomade, comme des sujets du sultan ;

– les *Feddaân*, moins nombreux que les Sbaâ, mais tout aussi batailleurs, sont divisés par des compétitions de pouvoir et par des querelles de famille. Affaiblis en outre par leurs combats avec les troupes du pachalik d'Alep et leur guerre continuelle de ghazous²³ avec les Choummars de Mésopotamie, ils ont beaucoup perdu de leur ancien prestige, quoiqu'ils soient encore redoutables. Ces Anézéhs sont répartis en trois fractions principales : la plus forte est sous le commandement de Dehâan ibn Gaichiche, vieux guerrier renommé pour sa bravoure et pour les luttes qu'il a soutenues contre les Turcs ; une autre, sous celui d'Ibn Harrémis, homme avide de butin, sans scrupules et retors ; la troisième suit les bannières d'Ibn Ghébain et d'Ibn Ghafel, connus pour leur loyauté et la fidélité avec laquelle ils remplissent leurs engagements. Ces Feddaân, alliés et proches parents des Sbaâ, campent en été sur la rive droite de l'Euphrate, entre Anah et Meské-néh en amont, ainsi que dans le désert voisin, jusque dans le voisinage d'Alep, leur principal marché depuis qu'ils sont en paix avec le gouvernement de cette province ; – une fraction moins forte de cette tribu, composée des partisans d'un nommé Djeddaân, vit au loin dans la haute Palmyrène, sous la conduite de ce scheik, depuis qu'à la suite

23 - Expédition de pillage, razzia.

d'un meurtre il a dû fuir devant la vengeance du sang et émigrer avec tous les siens ;

- les *Amarats* forment une très nombreuse et vaillante tribu, dont le grand chef Abdoul Messen est issu, comme ses prédécesseurs, de la noble et illustre famille des Ibn Haddal. Abdoul Messen jouit d'une grande considération et d'une influence sans partage. Son autorité est presque absolue. En été, les Amarals remontent dans le nord à la suite des Feddaàn et des Sbaà, mais rarement au-delà d'Anah et des puits de Djub-Gahnem. Comme les Feddaàn, ils sont proches voisins des Choummars, avec lesquels ils bataillent sans fin ni trêve. Néanmoins leurs rapports sont excellents avec les autorités et avec les populations sédentaires du gouvernement de Bagdad, dont le marché leur est ainsi toujours ouvert ;

- de petites tribus indépendantes sillonnent aussi le Schamiéh. Trop faibles pour résister à leurs ennemis, elles marchent de concert avec les grandes tribus, leurs alliées, auxquelles elles se mêlent parfois et dont elles suivent la fortune, bonne ou mauvaise. Entre bien d'autres, il faut citer les Ouled Soliman, satellites des Feddaàn, les Salatines et les Saïgas, attachés aux Amarals ;

- les Aamour, qui, retranchés en hiver sur les escarpements du Djebel Abbiat, dans la Palmyrène, vont camper en été au milieu des douars des Sbaà ;

- enfin deux fractions de Choummars, obligées d'émigrer à la suite de sanglantes querelles intestines, se sont réfugiées dans le Schamiéh, sous la protection des ennemis séculaires de leur race. L'une, la plus forte, sous le commandement du scheik Medjhem ibn Ouatebahn el-Témiat, marche avec les Amarats ; l'autre, plus faible, conduite par le scheik Semaïre ibn Djerba el-Zidàn, homme de pillage et de rapine, envieux, rapace et sans conscience, s'est associée aux Feddaàn de Ibn Harrémis. Ces deux scheïks font la paire.

On dit tous ces Arabes aussi hospitaliers que pillards, incapables de trahison, fidèles à la foi jurée, quoiqu'avidés et âpres au gain, toujours charitables, souvent très généreux. Ils sont intelligents et vifs, causants et enjoués, naïfs dans leur ignorante simplicité, impressionnables, patients et résignés dans le malheur, hardis, entreprenants et très braves, mais jamais sanguinaires comme leurs congénères d'Afrique, les Maugrébins (Arabes de l'occident). J'ai maintes fois eu occasion de le reconnaître, sous réserve de quelques très rares exceptions.

Le Djéziréh n'est occupé, outre les Choummars, que par de petites et faibles tribus qui vivent à leur suite et sous leur protection. Ces nomades obéissent tous à deux grands scheiks de la famille des Djerba, Ferhân et son frère Abdoul-Kérîm. Ils reconnaissent la suprématie de la Sublime Porte, qui a donné l'investiture de l'autorité supérieure au scheik Ferhân avec le titre de bey ou d'émir.

Soumis au commandement supérieur d'un seul, sans divisions intestines marquées, c'est à leur union qu'ils doivent de pouvoir, quoiqu'inférieurs en nombre, tenir tête aux Anézéhs du Schamiéh. Pour les échanges et ravitaillements, ces nomades ont à leur portée Bagdad, Mossoul, Orfa, Mardin et même Diarbékîr. Les caravanes et les voyageurs n'ont pas à craindre leurs entreprises de pillage ; ils les protègeraient au besoin.

CHAPITRE III

En route pour le désert - À travers les montagnes de la Palmyrène - Arrivée chez les Sbaà - Réception, hospitalité - Premier entretien avec des scheiks de grandes tentes.

Le 15 septembre, mes courriers sont revenus accompagnés de réfugiés porteurs de lettres pressantes de leurs scheiks respectifs, Soliman ibn Mersched des Sbaà et Djeddaàn des Feddaàn, momentanément réunis, qui m'offraient l'hospitalité et m'attendent dans la plaine du Chaher au pied du Djebel Méra.

Le surlendemain, dans l'après-midi, ma caravane au grand complet²⁴, approvisionnée de tout le nécessaire pour quarante jours, et tous les bagages chargés, n'attendait plus que moi, en dehors de la ville, pour se mettre en route. Je n'avais pas commis la faute, insigne dans cette partie du Levant, de me déguiser sous un costume arabe et de coiffer le tarbouche ou le turban. L'Européen, le Frangi, doit y affirmer sa nationalité par ses vêtements ordinaires : il jouit ainsi d'un plus grand prestige, commande le respect, inspire même une crainte salutaire quand on le sait bien armé et résolu. C'est donc le casque colonial sur la tête et dans mon costume ordinaire de chasse ou de voyage que je ralliai mes gens.

À 5 heures du soir, nous nous mettons en route pour Salamiéh, dernier village aux confins du désert, à trente cinq kilomètres dans le S.-E., à travers une grande plaine bien cultivée qui s'étend en largeur entre

24 - Personnel : guides, chameliers et batteurs d'estrades, tous bédouins : 11 – Gens de service et auxiliaires recrutés en ville : 6 . Au total 17, sans me compter, ni mon secrétaire interprète. Huit de ces hommes armés de fusil.

Effectif : 9 chameaux de charges, 5 dromadaires et 5 chevaux de selle = 19 bêtes, plus les deux ânes de chameliers

Trois tentes.

l'Oronte sur notre droite et les contreforts d'une petite chaîne de montagnes, parallèle à notre chemin, sur la gauche. On ne tarde pas à apercevoir dans le lointain une imposante ruine, haut perchée au sommet d'un escarpement de ces montagnes. C'est Schemémis, ancien fort romain, qui domine Salamiéh et la vallée d'une petite rivière, affluent de l'Oronte, dont les eaux fertilisent les jardins de ce grand village. Après deux heures et demie de marche, campement sous la tente, en pleine campagne, pour souper et passer la nuit.

18 avril — Le lendemain nous faisons de très bonne heure notre entrée à Salamiéh, où il faut passer cette journée à la recherche des dernières nouvelles des Anézéhs et de ce qui se passe au désert.

Autrefois extrême avant-poste des territoires soumis, Salamiéh, appuyé par le fort de Schemémis et par une haute tour de veille actuellement abandonnée, commandait toute la région voisine, ainsi que l'attestent les nombreuses ruines de cette époque que l'on rencontre partout. Les anciens, et après eux les Romains, occupaient cette position stratégique excellente avec des soldats laboureurs pour la défendre. À deux kilomètres dans le sud de Salamiéh, j'ai découvert, sur le sommet d'un petit monticule, un amas de fûts de colonnes monolithes, des chapiteaux sans sculptures, des fragments de portiques et beaucoup de débris enfouis dans le sol, restes d'un ancien temple romain. À l'intérieur, sur la place publique, se trouve un grand château carré, de construction très ancienne, en pierres de bel appareil, avec des dépendances en médiocre état d'entretien. Au-dessus du portique de l'édifice principal, on voit une inscription en langue persane et caractères arabes, bien conservée. Tout autour, sur la place, gisent à terre des débris de fûts de colonnes et des fragments de chapiteaux sculptés, appartenant à l'époque grecque de la décadence. J'ai visité plus loin, au milieu des maisons, une mosquée, très délabrée, évidemment construite avec les matériaux d'une ancienne église chrétienne, dont il subsiste encore un arceau, avec sa clef de voûte en saillie ornée d'une croix (forme de celle de Malte) sculptée en bas-relief, qui n'a pas été mutilée. Salamiéh n'a plus même, comme Kara et Hassia, une garnison de bachi-bouzouks. Les troupes régulières des garnisons de Homs et de Hamali viennent seulement camper sous la tente, pendant quelques mois d'été, aux environs, dans des prairies, le long de la rivière. Cette protection momentanée est insuffisante ; les

habitants en sont réduits à demander une sécurité plus durable à un pacte de fraternité avec les tribus nomades.

Au retour de mon excursion, je trouve devant ma tente quatre marchands de Hamah, colporteurs et courtiers. Informés de mon départ, ils m'avaient précédé la veille à Salamiéh avec leurs pacotilles et m'attendaient pour solliciter la faveur de marcher sous ma protection au-devant des tribus anézéhs en rapport de commerce avec eux. C'est une sorte d'hospitalité, gage d'une sécurité relative, qui, me dit-on, ne se refuse presque jamais. J'y consens donc, mais sous la réserve expresse de rester seul maître de la marche à suivre, des campements à choisir, de tout parti à prendre, bien résolu de n'admettre ni ingérence ni la moindre observation. Chacun d'eux restait libre de ne plus me suivre. Je les prévins en outre que je n'accorderais aucun jour de repos avant d'avoir trouvé les douars de Soliman et de Djeddaân. Leur caravane était cependant plus forte que la mienne, en hommes et surtout en bêtes de somme lourdement chargées qui portaient, outre les vivres et provisions, environ deux mille cinq cents kilos de marchandises, principal objet des appréhensions de ces trafiquants.

19 avril — À l'aube, nous partons ensemble de Salamiéh, ma caravane en tête sous la conduite d'Osman, le cap au sud. Après une demi-heure de marche à travers des champs cultivés, on entre dans le désert et bientôt on ne voit plus ni sentiers battus ni traces bédouines. Devant nous s'étend au loin un grand plateau ondulé qui s'élève insensiblement jusqu'à deux tells jumeaux, dits les Deux Mamelles, dont les sommets pointus émergent à l'horizon. Il est fermé sur notre droite par les derniers contreforts du Djebel Schoumriéh ; à gauche, nous apercevons la tour de veille carrée dont nous avons parlé et des croupes surbaissées qui masquent la vallée de la rivière de Salamiéh, puis, au-delà, un pays de collines basses que traverse le sultaniéh de Hamah à Alep. Le sol est maigre, pierreux par places et couvert de hautes herbes encore vertes parmi lesquelles dominent l'arboise et l'absinthe. On ne voit pas âme qui vive, la solitude est complète.

La caravane, les rangs serrés, s'avance lentement, Osman toujours en tête avec les réfieghs ; ses deux seconds ferment la marche pour veiller à ce que nul ne s'écarte ou ne reste en arrière ; les cavaliers couvrent les flancs. Soit appréhension des périls à courir, soit regrets du départ, soit encore recueillement ou émotion à la vue de cette nature sauvage et désolée, un nuage de silencieuse et morne tristesse pèse sur tout ce

monde. Tannous, mon palefrenier, a une belle voix de ténor et possède un ample répertoire de chansons et chansonnettes arabes. Osman lui fait entonner ce qu'il a de plus joyeux et de plus enlevant. Les refrains, bientôt répétés en chœur par tous ces Arabes, leur ont bien vite rendu l'entrain et la gaieté.

Arrivés aux Deux Mamelles, après quatre heures de marche, nous nous arrêtons pour déjeuner, prendre un peu de repos et faire pâturer nos bêtes, car les étapes se franchissent en deux traites, l'une le matin, l'autre dans l'après-midi. Il y avait tout auprès de l'herbe en abondance et de l'eau excellente dans un ancien aqueduc souterrain, partiellement obstrué, dont la tête se trouve au pied d'un de ces tells jumeaux. « Ces monticules, dit W. G. Palgrave, sont trop fréquemment placés dans le voisinage des réservoirs souterrains pour que ce soit l'effet du hasard, et cependant je ne saurais expliquer la raison d'un tel rapprochement. Les collines dont je parle, beaucoup trop basses pour jouer le rôle de montagnes en attirant à elles les vapeurs et les nuages, paraissent ne pouvoir servir qu'à indiquer la présence de l'eau, et cependant elles ne sont certainement pas l'ouvrage de la main des hommes. J'ai vu parfois des puits auprès desquels ne se trouvaient pas ces petits monticules, mais je ne me rappelle pas avoir jamais rencontré un seul de ces tumuli solitaires qui fût dépourvu d'un réservoir d'eau. »

Ce caprice de la nature n'est pas particulier à l'Arabie (centrale), je l'ai observé dans les plaines de la Cœlé-Syrie (Bkaà) et plus souvent encore dans le désert de Damas. Du haut de ces tells, on découvre une grande plaine, aux aspects variés, qui s'étend à perte de vue entre le nord et le sud-est, mais fermée au sud par le Djebel Bélas dont les sommets au loin se dressent devant nous. Ses flancs sont couverts de bouquets d'arbres ou d'arbustes, qu'on distingue fort bien avec une lorgnette ; au nord on croit voir une immense nappe d'eau : c'est une illusion d'optique, un mirage fréquent dans ces solitudes. Après avoir fait une ample provision d'eau dans de grandes outres en peau de chameau, nous nous remettons en route sans tarder, afin de nous rapprocher le plus possible du Bélas, au-delà duquel se trouve le Chaher où nous attendent, tout en cheminant, nos amis les Sbaà et les Feddaàn.

Au plateau que nous avons suivi jusqu'ici succède un pays de collines séparées par des Wadis²⁵. Les mouvements de terrain ne permettent plus de voir au loin devant soi. Osman, dans sa vigilance, multiplie les précautions.

Notre marche ne suit plus une ligne droite : la caravane défile par le fond des wadis afin d'être moins en vue. Pour éviter toute surprise, quelques éclaireurs à pied armés de fusils se sont portés en avant, d'autres couronnent les hauteurs sur nos flancs.

Enfin, après une contremarche d'une demi-heure dans une direction à l'écart de notre route, Osman arrête la caravane au fond d'un vallon profond, étroit et tortueux pour y passer la nuit aussi bien dissimulée que possible à tous les regards.

Les tentes dressées et le campement organisé, Osman vient me prier de réunir en medjlis (conseil) les deux réfieghs et quelques notables de la caravane, experts des choses du désert. Il s'agit de discuter devant moi l'itinéraire à choisir pour nous rendre dans le Chaher. On ne trouve pas de chemins frayés dans le Bélas ; ses flancs, très abrupts, semés d'obstacles, sont impraticables aux chameaux lourdement chargés. Les caravanes ne s'y engagent jamais : elles contournent cette chaîne de montagnes soit par le sud, soit par le nord. L'itinéraire par le sud offre plus de sécurité, mais est de beaucoup le plus long ; celui par le nord est plus court et plus facile, mais non sans dangers ; les Choummars de Mésopotamie, sans se laisser arrêter par les distances et par la difficulté de passer l'Euphrate à la nage avec leurs juments, envoient fréquemment jusque-là une ou plusieurs ghazous. Néanmoins mes deux réfieghs préconisent ce dernier itinéraire, qui nous ferait arriver à leurs campements en moitié moins de temps que par la voie du sud. Il suffira, disent-ils, de redoubler de vigilance et de précautions, de marcher la nuit guidés par les étoiles, de passer le jour cachés dans quelque wali, et Inchallah ! nous arriverons sans encombre. Mais nos marchands ambulants jettent les hauts cris : ils craignent pour leurs pacotilles, témoignent la plus grande frayeur et finalement menacent de se séparer de nous. Ceci était le dernier de mes soucis, car leurs chameaux surchargés ralentissaient beaucoup ma marche, et la présence de ces gens pusillanimes, démoralisés à la première alerte, m'était plus nuisible qu'utile en cas d'aventure.

25 - Vallon, ravin, s'écrit aussi *ouadi*.

Osman de son côté, quoique peu inquiet sur l'issue d'une rencontre avec une de ces ghazous, considérait tout conflit, dussions-nous en sortir indemnes, comme fâcheux pour l'objet essentiellement pacifique de ma mission. Mieux valait selon lui subir une perte de temps. J'allais donc, et bien à contrecœur, me rendre à toutes ces bonnes raisons, quand un de mes deux batteurs d'estrade, accroupi à la porte de ma tente, d'où il avait tout entendu sans mot dire, vint me tirer d'embaras. Il s'offrait à conduire ma caravane directement dans le Chaher par le plus court chemin, à travers les montagnes du Bélas, en moins de deux jours. L'ascension serait, à la vérité, difficile, pénible et lente, mais praticable cependant avec des chameaux modérément chargés, en ayant soin de mettre à pied les hommes qui les montent. Là, au milieu des gorges, on est à l'abri des ghazous, on trouve de l'eau et des herbages en abondance. « Je connais à merveille, dit-il, toute cette partie du désert, que je parcours souvent à la recherche des truffes jaunes (la kemma ou kama d'Orient) et des baies rouges du caroubier, mon gagne-pain ordinaire, et je réponds de tout. Je suis un Sbaà, tu le sais, et je mange ton pain. » C'est le parti que je prends, d'accord avec Osman, malgré les doléances de mes chameliers et les gémissements des marchands qui, n'osant pas s'aventurer dans la montagne avec leurs bêtes de somme surchargées, s'en iront par un autre chemin.

20 avril — Nous traversons tout d'abord une contrée plus accidentée, plantureuse et riante, où se lèvent devant nous caillles, perdrix, courlis, outardes, lièvres et quelques sangliers, avant d'arriver au pied du Bélas. L'ascension commence, le Sbaà et Osman en tête pour choisir et montrer les meilleurs passages ; les chameaux suivent à la file, conduits prudemment par la longe. La montée est moins rude que je ne l'appréhendais, pénible cependant et par suite s'opère très lentement : elle s'achève sans accident à travers des rochers et des gorges où on relève des traces presque effacées d'un ancien sentier. Avant d'arriver au faite se trouve un amas de pierres et de moellons taillés, vestiges d'anciennes habitations, village ou poste militaire ; quelques centaines de mètres plus loin, on découvre, renversées sous un arbre, les ruines d'un petit monument romain, dont il reste un fragment de corniche et une pierre de taille portant une inscription latine de quatre lignes en lettres majuscules, la plupart effacées par l'action du temps ou illisibles, à l'exception de trois mots, un sur la troisième ligne, deux sur la quatrième, à leur place dans l'ordre suivant :

• • • • • • • • • •
 • • • • • • I M P A R •
 • I M P E R U S D I V I N U S

Son peu d'importance permet de supposer seulement que c'est un témoin de leur passage laissé par des légions romaines en marche sur Palmyre, celles d'Hadrien qui réduisit cette ville en colonie, ou celles d'Aurélien qui la détruisit après la victoire remportée sur la Reine Zénobie à Emèse (Homs), en 214.

On traverse au sommet un petit plateau, puis on s'engage dans une gorge étroite et tortueuse au débouché de laquelle s'offre tout à coup à nos yeux une vue très étendue : à nos pieds s'étend un pays verdoyant très mamelonné, et au-delà, le dominant de toute sa majesté, se dresse, chaudement éclairée des rayons du soleil sur son déclin, la haute et chatoyante silhouette du Djebel Abbiat qui ferme l'horizon et nous cache Palmyre — spectacle grandiose et attrayant par l'étrange variété des teintes successives dont se parent les reliefs des montagnes.

Ici commence la descente du versant oriental du Bélâs ; elle n'est pas mauvaise et se fait rapidement. Nous campons à son pied dans le Chaher, plus tôt qu'Alléoui le Sbaà ne l'avait annoncé. Nuit mauvaise par un grand vent et une pluie abondante jusqu'à deux heures du matin, la dernière de la saison.

21 avril — Le temps s'est déjà remis au beau. Nous partons, cette fois, à la recherche de nos nomades, à travers des plis de terrain et des mamelons, dernières déclivités de la montagne, qui précèdent la plaine basse de cette région. Nous obliquons tantôt à droite, tantôt à gauche. Dans mon impatience, j'accompagne cette fois mes éclaireurs. Mais c'est en vain que, du haut des monticules, nous sondons les alentours dans leurs moindres replis. Rien, toujours rien en vue, pas même un homme ou une tôle de bétail. La traite a été longue. À cinq heures du soir, il faut se résigner à camper avant d'être sorti de ce labyrinthe.

22 avril — Notre quête de la veille nous a, paraît-il, entraînés trop au sud. Il faut tourner à gauche, affirment les réfiéghs, et marcher dans la direction du Djebel Méra. Ainsi faisons-nous.

Bientôt, à la sortie d'un dernier wali, nous entrons dans la grande plaine du Chaher et nous apercevons au loin un très fort douar en

marche ; il s'avance lentement au milieu d'innombrables troupeaux de chameaux et de moutons, s'arrête et dresse ses tentes noires sur une seule ligne. Une partie de ses cavaliers, envoyés à notre recherche, nous a vus. Trois se détachent pour nous reconnaître ; nos réfièghs s'élançant au-devant d'eux, ils s'embrassent et tous viennent à nous en criant le marhabba²⁶ d'usage. Les cavaliers ont mis pied à terre, nous en faisons tous autant, et, accroupis en cercle autour du fourneau où un de mes guides fait le café pendant que l'autre offre des cigarettes, une première conversation s'engage et me procure des nouvelles.

Nous avons devant nous le douar de Djeddaàn et celui de Soliman avec une partie du sien ; les autres Sbàa suivent d'assez loin ; les Feddaàn sont au-delà du wali Haouran se dirigeant vers le Zôr, contrée de bons pâturages au sud de Dheir ; on est sans nouvelles précises des Amarats, fort en arrière en aval de Babylone, dans le voisinage de l'Euphrate. Il paraît que Soliman et Djeddaàn nous attendaient avec impatience depuis deux jours et n'étaient pas sans inquiétude sur notre sort, une partie de Choummars s'étant montré la veille dans les environs.

Informés de notre arrivée par une estafette envoyée aux scheiks, quelques cavaliers nous rejoignent. Soliman les suit peu après, précédé de son nègre favori, qui lui sert d'officier d'ordonnance. Tous les deux montent de superbes juments de haute race, dont l'une est suivie de son poulain. Soliman est de taille moyenne, de figure un peu large ; il a les pommettes saillantes, le nez court avec des narines dilatées, les lèvres trop épaisses, mais ses yeux sont beaux, très foncés et très brillants sous d'épais sourcils, noirs comme ses longs cheveux, qui pendent en tresses multiples de chaque côté de son visage. Ses manières sont simples, sa tenue digne et sans pose. La physionomie révèle de l'intelligence, une grande énergie, de la ténacité, avec un mélange de défiance et de bonté.

Il porte le même costume que ses cavaliers : la chemise blanche à manches ouvertes, le combaz²⁷ de coton blanc ou de soie rouge ; par-dessus flotte le machela,²⁸ que la pelisse de peau de mouton remplace en hiver ; comme coiffure la keffieh ou mouchoir d'Alep, grand fichu plié en deux par la diagonale, en triangle par conséquent, retenu sur la

26 - Mot à mot : « Bénie soir ta (ou votre) journée. »

27 - Tunique, robe.

28 - Manteau sans capuchon.

tête par un akal.²⁹ Ce fichu descend sur le front jusqu'aux sourcils, le gros bout couvre amplement la nuque, les deux autres, plus longs, encadrent la face et protègent les oreilles et le cou ; en les relevant d'une certaine façon, on en peut faire un masque parfait, qui ne laisse à découvert que les yeux.

Il va pieds nus et sans caleçons, comme tous les Bédouins, dont il ne se distingue, en sa qualité de scheik, que par son machela noir au lieu d'être rayé, son sabre de prix, insigne de commandement, et par des vêtements moins usés.

Il me tend la main ouverte, que je touche de même sans la serrer (le shake-hand à l'anglaise passant au Désert pour une inconvenance et un manque d'éducation), et m'invite à venir planter ma tente auprès de la sienne, à l'autre extrémité de son douar. Cette chevauchée à travers les troupeaux, les tentes et toute cette population occupée à terminer son installation d'un jour ou deux, n'a pas duré moins d'une heure et demie. Hommes, femmes, enfants, accourus sur notre passage, nous acclament aux cris de bienvenue, si joyeux et si doux, de : *Ya Allah ! Ya Allah !* C'est tout un événement, la curiosité est très excitée depuis quinze jours. Ces demi-sauvages sont pressés de voir cet Émir frangi qui, confiant dans la parole et l'honneur de leurs scheiks, comme dans la soumission des Anézéhs aux saintes lois du Désert, est venu ouvertement et à visage découvert demander l'hospitalité aux Sbaà, séjourner avec eux sans crainte de partager leur dure et aventureuse existence.

Dès que mes tentes sont dressées à la suite des siennes, Soliman me quitte pour me laisser prendre un peu de repos en attendant la visite de son ami Djeddaàn qui s'est annoncé.

Les deux scheiks sont arrivés chez moi dans la soirée. Djeddaàn est un grand jeune homme de belle tournure, distingué, sympathique, à la démarche pleine de grâce et de noblesse ; les traits de son visage, d'une remarquable beauté, sont fins et réguliers ; il a l'air intelligent et franc ; sa froideur apparente cache une très grande vivacité ; ses allures et son langage sont d'un grand seigneur. Après les marhabbas d'usage et les trois tasses de café sacramentelles, je leur exposai l'objet de ma mission, et la conversation s'engagea.

29 - Cordelette double en poil de chameau.

« *Inchallah* !³⁰ dit Soliman, ton voyage sera heureux et tu réussiras, car tous les Anézéhs y sont intéressés, et tu les trouveras tous bien disposés. Le plus difficile n'est donc pas de te mettre d'accord avec eux, mais bien de rejoindre leurs scheiks, que tu devras voir. Ton dessein est de te remettre en route à leur recherche dans le désert. Si ce n'est pas impossible, ce sera long et non sans peines ni fatigues dans notre pays où les eaux sont si rares et où aucun de nous ne reste plus de deux jours à la même place. Les mouvements projetés des douars sont souvent changés par des circonstances imprévues ou par le caprice des scheiks ou de leurs conseils. Il est un moyen plus sûr de te mettre en rapport avec eux sans t'exposer aux hasards et aux privations d'une semblable recherche. Demeure près de moi dans la tribu, tu es mon frère et mon hôte. J'enverrai des courriers aux autres grands scheiks des Sbaà, Aly Feguigui et Ibn Moïnah ; ils viendront te trouver ici en personne, laissant leurs douars suivre l'itinéraire convenu. Les distances ne comptent pas pour eux, le doloul (le méhari des Algériens) fait aisément en vingt heures autant et plus de chemin que toi en quatre jours avec ton monde, et il peut se passer de boire pendant cinq jours. Quant au scheik Férès, trop âgé pour affronter une semblable course (il est presque centenaire), dans une dizaine de jours nous le trouverons campé avec son douar à quelques heures de marche seulement du mien. » À cette offre inattendue, j'avais bien des objections à faire. Je devais traiter aussi avec les Feddaàn, les Amarats et quelques autres tribus ayant droit à des parts dans l'affaire en question ; rester avec Soliman, c'était m'en éloigner, tandis qu'en suivant mon programme je m'en rapprocherais beaucoup, j'en finirais plus vite. J'allais continuer quand intervint Djeddaàn, dont jusqu'alors un silence de convenance cachait mal la vivacité naturelle.

« Esmate,³¹ ami franji, Soliman te donne un excellent conseil ; son plan est le meilleur, et peu importe qu'il soit le plus long ou le plus court. Ce qui n'est pas fait un jour peut se réaliser le lendemain. L'important est d'aboutir, non pas d'aller vite. Tu ne connais pas encore notre désert. Les nouvelles s'y propagent avec une rapidité inouïe, la gazelle ne court pas plus vite. D'ici à quinze jours, tous les Anézéhs qui vivent dans le Schamiéh depuis Damas jusqu'au Zôr et au Chott el-

30 - « Dieu soit loué ! Grâce à Dieu ».

31 - « Écoute bien. »

Arab, Rouellas, Ouled Aly, Feddaàn, Amarats, sauront aussi bien que les Sbaà que tu es chez Soliman et pourquoi tu y es ; ils espéreront aussi ta visite, t'attendront, se tiendront autant que possible à proximité de ta route et se mettront à ta recherche en même temps que toi à la leur. Écoute encore ceci : chez nous autres Bédous, le chemin le plus court est rarement le meilleur, parce qu'il n'est jamais le plus sûr ; tu as pu t'en convaincre déjà. Nous ne le suivons pas souvent en affaires ; nous ne le prenons jamais en marche. Les difficultés de notre existence, semée d'embûches, de trahisons et de surprises, nous font une nécessité de la défiance. Agis donc comme nous t'y engageons, et si même ton séjour chez les Sbaà se prolonge au-delà de nos prévisions, tu n'auras pas à le regretter.

Tu apprendras à nous connaître ; nous verrons plus clair dans tes véritables desseins, nous saurons mieux qui tu es et ce que tu vaux. Des voyageurs franji vont parfois à Tadmôr pour regarder de vieilles pierres ; nos gens en ont conduit ou escorté quelques-uns : ils viennent, séjournent peu et s'en retournent bien vite. Nous ne nous en inquiétons pas. Tu n'es pas de ceux-là, tes projets sont tout différents, on le sait, et le sentiment de défiance que tout étranger, tout nouveau venu, nous inspire, tu le subis plus qu'aucun autre. Un séjour prolongé parmi nous le fera disparaître et remplacer par une cordiale fraternité, flatteuse pour nous tous et utile à tes desseins, car elle t'assurera d'avance l'entière confiance de tous les autres nomades, celle de nos ennemis aussi bien que celle de nos alliés.

« Viens demain déjeuner sous ma tente avec Soliman, et amène ton interprète et Osma ton guide. C'est un festin d'adieux. Dans deux jours je me séparerai des Sbaà pour me rapprocher d'Alep. Nous ne nous reverrons probablement jamais. Je n'ai, tu le sais, aucune part à revendiquer dans l'affaire que tu poursuis. Encore une fois, je veux te dire : reste chez Soliman comme il te le propose, c'est le conseil désintéressé d'un ami. »

Après mûre réflexion, je finis par me rendre à toutes ces raisons, et c'est ainsi que pendant près d'un mois je devais partager la vie errante de ces Bédouins, les suivant de pâturage en pâturage, séjournant peu de temps à la même place, repliant chaque matin, après un léger somme, la tente d'une nuit :

*... semblable au jour de l'homme,
et, sur cet océan qui recouvre ses pas,
recommençant la route où on n'arrive pas.*

Alphonse de Lamartine

Table des Matières

Introduction.....	9
1ere partie.....	13
Chapitre I.....	15
Chapitre II.....	21
Chapitre III.....	31
Chapitre IV.....	43
Chapitre V.....	49
Chapitre VI.....	59
Chapitre VII.....	67
2e partie.....	75
Chapitre I.....	77
Chapitre II.....	85
Chapitre III.....	93
Chapitre IV.....	99
Chapitre V.....	105
Chapitre VI.....	111
Chapitre VII.....	119
Épilogue.....	133

— Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier —
Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.
Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures
et jet d'encre pour la couverture.
Reliure dos carré collé.

Dépôt légal : octobre 2020